
« Présentation »

Josias Semujanga

Protée, vol. 27, n° 2, 1999, p. 4-5.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/030553ar>

DOI: 10.7202/030553ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La réception littéraire

Une présentation de Josias Semujanga

Le terme – *Rezeptionästhetic* – auquel est associée la théorie de la réception, et utilisé par Hans Robert Jauss et l'École de Constance, évoque deux phénomènes sémiotiques corrélés : la lecture et la notion de *valeur* des textes dits littéraires. Par ailleurs, c'est parce qu'elle privilégie le rôle du sujet lecteur dans la compréhension des œuvres, tout en insistant sur la variabilité de la notion même de *valeur* littéraire ou artistique, que la théorie de la réception semble concilier les deux grandes tendances opposées de la critique littéraire : la sociologie de la littérature et les méthodes structurales. Si la sociologie de la littérature montre efficacement l'importance que prennent les lecteurs, leurs valeurs, leurs goûts et leurs attentes dans la réception des œuvres, elle explique difficilement le succès durable ou retardé de telle ou telle œuvre. De même, les méthodes structuralistes visent la construction d'une *Science du Texte*, alors qu'un consensus semble aujourd'hui acquis sur le fait que la *valeur* littéraire des textes ne saurait se construire uniquement sur des artefacts abstraits. Au cours des années soixante-dix, la théorie de la réception, qui est une herméneutique mettant l'accent sur le sujet de l'interprétation, s'est donc développée comme un *entre-deux* des positions structuralistes et de la sociologie de la littérature. Elle a créé le concept d'« horizon d'attente » pour expliquer la variation de *valorisation* d'une œuvre au cours de son parcours dans l'histoire littéraire. Cet horizon d'attente d'un public de lecteurs est constitué par l'expérience préalable qu'il a du genre dont une œuvre relève, et par la hiérarchie des valeurs esthétiques d'une époque donnée. Cette « opinion publique littéraire », qui est *lisible* dans le texte même de l'œuvre, fait implicitement référence à un *déjà-là* littéraire et social : des textes déjà connus et des habitudes de lecture largement partagées. Cependant, l'objet n'est pas tant les pratiques individuelles de lecteurs isolés qu'une expérience esthétique commune. De ce fait, cet horizon d'attente fonctionne comme un sujet de la culture littéraire en tant que schéma que convoque nécessairement tout acte de lecture individuel.

Aussi, chacun, à sa façon, les auteurs de cette partie du numéro de *Protée* tentent-ils de recentrer le débat sur la théorie de la réception et d'en souligner l'actualité. Et si tous visent à construire des significations qui se nichent dans les textes, chacun cherche également à constituer un savoir plus adéquat pour interpréter les différents modes de relations qui unissent les œuvres au monde et aux lecteurs.

Marie Cusson part de la critique faite par Ricœur du concept de *dialogue* comme catégorie utilisée couramment pour caractériser la lecture ou la compréhension textuelle dans le domaine des études sur la réception. Après avoir souligné les risques que l'on court à vouloir décrire l'interprétation des textes en termes de conversation, elle montre comment le *dialogue* peut caractériser la lecture ou la compréhension textuelle sans devoir convoquer nécessairement une métaphysique de l'interaction auteur/lecteur, comme le font certains théoriciens de la théorie de la réception, comme Jauss, Iser ou Bakhtine.

Dans le même ordre d'idées, Claudie Gagné aborde la question de l'interprétation de l'objet esthétique à partir des notions de langage et de sujet. Son approche de l'interprétation s'inspire de quelques philosophes contemporains, dont les travaux herméneutiques de Gadamer, ceux de Wittgenstein sur les limites de l'interprétation par le langage ainsi que des études que Jauss a consacrées à l'interprétation littéraire, sans

oublier évidemment les analyses de Ducrot sur la théorie de l'énonciation. En insistant sur les paradoxes du sujet interprétant l'objet par le langage, paradoxes évidents dans la mesure où le sujet lui-même se constitue dans le langage, Gagné en vient finalement à cette idée intéressante, exprimée également par Fernand Roy, que toute interprétation de l'objet esthétique participe d'une certaine conception du langage artistique ou littéraire.

Nicolas Xanthos cherche à explorer les points de convergence entre la théorie de la réception et la sémiotique. En partant des concepts de paradigme chez Kuhn et de jeu du langage chez Wittgenstein, il pose l'hypothèse que les pratiques sémiotiques, qui véhiculent des manières de voir implicites, ouvrent et délimitent un espace de discours et d'action. En alliant les différents concepts de la philosophie du langage et de la sémiotique peircienne, l'auteur vise la construction d'un cadre heuristique pour l'étude de la réception.

De mon côté, je propose, à partir de la réception immédiate des *Demi-civilisés*, la construction d'un algorithme narratif et discursif pour le discours critique. De nature sociosémiotique, celui-ci s'articule autour de deux isotopies fondamentales et solidaires. Liée aux figures à connotation littéraire (genres, motifs, thèmes, formes, etc.), l'isotopie *littéraire* a pour fonction de rattacher le discours critique à un lieu appelé « littérature ». Elle est également liée à l'isotopie *référentialiste* et *idéologique* qui articule le discours critique à un ancrage historique et géographique. Ces deux isotopies fonctionnent comme des indices qui opposent la critique littéraire à d'autres types de critique (historique, sociologique) et construisent en synchronie la notion de *valeur* esthétique des textes pour une société et une époque données.

Fernand Roy soulève la sempiternelle et intéressante question du rôle indéniable de l'institution littéraire dans la détermination de la *valeur* littéraire des textes. Après une remise en question de la définition un peu tautologique de *valeur* littéraire des textes par la sociologie : – « est littéraire ce que l'on désigne comme littéraire », une « œuvre est littéraire parce qu'elle a été déclarée littéraire » –, l'auteur propose, à partir des relectures d'un roman – *Marie Calumet* –, une sémiotique de l'histoire littéraire. Et pour cela, il envisage de faire de l'histoire de *l'écriture* la condition primordiale de la mise en place éventuelle du projet *scientifique* de l'histoire littéraire. Il demeure donc attaché à la construction d'un objet théorique autonome, faisant abstraction du sujet et du monde pour constituer comme entité *l'écriture*.

Sans une visée totalisante de la signification, en considérant seulement le texte comme une mise en représentation des choses du monde, de la société et de la pensée, les auteurs de cette partie du numéro soulignent l'importance prise par les questions de type épistémologique dans le débat sur la réception et le retour dans ce débat de la notion d'esthétique et du caractère relativiste de celle-ci.